



Jacques Gleyse est professeur des Universités à l'IUFM de Montpellier. Il mène ses activités de recherche au sein de l'E.A. 739 Didaxis-dipralang (IUFM de Montpellier et Université Paul Valéry) et dans l'équipe SP.OR.S. (Corps & Culture) de l'Université de Montpellier I.

Contact : IUFM de Montpellier
2, place Marcel Godechot 34000 Montpellier
Email : jacques.gleyse@wanadoo.fr

Culture du corps.

Métissages et dominations en EPS : vers une analyse anthropologique ?

Jacques Gleyse
IUFM de Montpellier

Résumé : Depuis les travaux Allen Guttmann (1979), de Pierre Bourdieu (1979) ou de Christian Pociello (1983 et 1995) on sait que le développement des cultures sportives et plus généralement des cultures corporelles correspond à un système de domination, voire, pour ce qui concerne les sports anglo-saxons (Guttmann, 1979) à une entreprise impérialiste ou tout au moins hégémonique.

La question qui se pose en EPS pour ce qui concerne la culture du corps est donc une question majeure en termes de principes et de valeurs, voire d'idéologie. C'est ce qui sera évoqué dans un premier temps. Quels systèmes de domination implique l'enseignement actuel des activités physiques anglo-saxonnes ? Comment est-il né et dans quel contexte ? Qu'impliquerait, au contraire, une définition des activités physiques sur le modèle de la « métis » grecque ou plus clairement du métissage culturel ?

Dans un deuxième temps, bien évidemment, tout dépend la façon dont on définit la culture, voire l'essence d'une activité. Doit-on se référer à un sens restrictif de la culture comme le fait Alain Finkelkraut dans *La Défaite de la pensée* ou, au contraire, à un sens extensif comme le font les anthropologues ou les ethnologies contemporaines. Doit-on, pour ce qui concerne l'ainsi dite « essence de l'activité », se référer à une vision restrictive réglementaire et contemporaine (Ulrich et Eloi, 2002) ou, au contraire à une vision anthropologique et historicisée (Conquet, 2002) ?

En conclusion, doit-on considérer que l'éducation physique peut se limiter à la fonctionnalité productiviste ou peut-on l'envisager comme « la transmission du patrimoine culturel corporel de l'humanité » ? Cela pose au bout du compte le problème de l'institution d'une Altermondialisation en E.P.S. et plus largement dans la culture du corps.

Introduction

En 1567 paraît la première édition du *De Arte Gymnastica* de Girolamo Mercurialis, cet ouvrage connaîtra plusieurs rééditions successives et sera pillé et réutilisé au moins jusqu'à la fin du XIX siècle par de nombreux autres auteurs. *Arte*, (datif de *ars*) en latin de la Renaissance signifie, bien sûr, art, au sens où nous l'utilisons, c'est-à-dire les belles lettres, la culture au sens le plus extensif mais surtout, à l'origine un talent, un savoir-faire, une habileté, voire sous la forme *artes*, une habileté ou une qualité. Ainsi Pompée écrit-il : *consule nostro multæ bonæque artes animi et corporis*, ce que l'on peut traduire par « notre consul avait beaucoup de qualités intellectuelles et physiques ». Mais l'*arte*, c'est aussi une connaissance technique et un corps de doctrine ou encore un métier ou une profession.

La notion d'*arte* de la gymnastique est donc en rapport à la fois avec la culture mais aussi avec la notion de qualité individuelle ou encore de métier et de savoir faire. Certes, lorsqu'il s'agit du *De Arte gymnastica* la traduction doit davantage se rapprocher de : « A propos du savoir-faire de la gymnastique », pourtant il n'est pas possible d'ignorer qu'en sous-couche travaillent d'autres sens.

Étymologiquement au regard de ce monument qu'est le *De Arte gymnastica*, on est très peu incité à distinguer qualité individuelle, physique ou morale de la culture corporelle elle-même. Culture corporelle et qualité individuelle se cachent sous le même mot. Cette seule étymologie conduirait donc à interroger de manière bien plus approfondie, la distinction rapidement faite depuis quelques temps entre « culturalisme » et « développementalisme ». Le latin ne les opposait pas au travers du mot *arte*, puisqu'ils étaient portés alors, y compris dans le domaine corporel, par le même signifiant.

D'où provient donc cette distinction qui est apparue depuis quelque temps ? A quoi tient la nécessité de distinguer ces deux courants dans le champ ? Mais une troisième question arrive immédiatement en corollaire : pourquoi tant d'interrogations sur la culture corporelle depuis quelques décennies dans le domaine de l'Éducation Physique et sportive ?

Là encore il faut faire un rapide retour étymologique. Culture, cela est évidemment surprenant, a la même origine que le mot « quenouille » issu lui-même de l'indo-européen « kwel », « tourner en rond », qui donnera en grec : κυκλος (*kuklos*) qui signifie « cercle », se « trouver habituellement dedans ».

Cultura c'est en latin la culture de la terre mais également « civilisation et éducation » (chez Cicéron on trouve « *cultura animi philosophia est* » : c'est la philosophie qui est la culture de l'âme).

L'ancien français populaire pour dire notre culture disait « couture ». Est-ce à dire que, comme un vêtement, c'était quelque chose qui était cousu sur le corps, qui suturait deux éléments épars ?

Culture est un mot qui date tout au plus du XVI^e siècle. Ainsi la culture dans sa plus profonde étymologie renverrait à un cercle dans lequel on se trouverait inclus ou à un mouvement circulaire (la quenouille). Mais on voit aussi qu'il est très proche en latin de civilisation et d'éducation, c'est-à-dire qu'il a globalement le sens qui lui est attribué aujourd'hui. Mais il faut tout de suite rajouter que c'est le XIX^e siècle qui a produit le mot « culturel » qui renvoie aux choses de l'esprit et que c'est sans doute la fin du XIX^e qui a

limité le sens de culture non plus au large cercle de la civilisation et de l'éducation mais à celui plus restreint d'une « culture » élitaires.

La culture en EPS.

Bien sûr, le questionnement sur la « culture physique » ne date pas d'hier puisque c'est la fin du XIXe siècle qui l'a porté à son pinacle. On pense tout de suite à l'œuvre de Desbonnet et Rouhet dans ce domaine, œuvre si bien analysée par Gilbert Andrieu. Mais la notion de culture physique au début du XXe siècle renvoie essentiellement à une construction rationnelle et à une pratique habituelle de l'exercice, le plus généralement avec petit matériel et pratiquée en salle. Autrement dit, le sens de « culture physique » n'est pas si loin de celui d'exercice ou d'*exercitatio* (au XIXe). Il s'agit dans ce cas de fabriquer rationnellement son corps (voir à ce sujet Gleyse J., 1997 et 2002).

On retrouve ce débat sur la notion de culture dans l'œuvre de Georges Demenij ainsi que dans celle de Georges Hébert (Bui-Xûan G. & Gleyse J., 2001), mais, dans ce deuxième cas, fréquemment opposée à la notion de « nature ». La bonne culture du corps chez Hébert est finalement « naturelle ». On voit le paradoxe. Chez Demenij, il y a distinction fréquente de la civilisation et de la culture. La civilisation serait néfaste pour la culture du corps, voire, même mortifère.

Puis le silence se fait sur ce sujet de la culture physique jusqu'aux années 1950-60. Là brutalement est réactivé et renforcé le conflit né en 1888 entre le Comité pour la propagation des Exercices physiques (dit Jules Simon), — auquel participe le Baron Pierre de Coubertin — et la Ligue française d'Education physique (créée par Paschal Grousset et bon nombre de partisans de la République voire de la commune insurrectionnelle de Paris) : pratique du sport ou pratique de l'éducation physique ? Brutalement, les partisans de l'Education physique (de la Ligue) : Fournier, Seurin, Haure Place, Marchand, Sère..., sont pris à partie par les pro-sportifs (Baquet, Mérand, la FSGT, Belbenoit...), sur la base de leur passéisme, ce dont se fera l'écho bien plus tard Jacques De Rette en écrivant dans la revue EPS, en Juillet 1962, dans le numéro 61 (p. 20-26) : « La gymnastique de grand-papa est morte ». Pour faire vite, les gymnastiques, méthodes française, naturelle et suédoise ne feraient plus partie du processus de civilisation, seul le sport y participerait, donc seul le sport serait culturel et tout ce qui relève de la tradition de l'éducation physique n'aurait plus aucune valeur culturelle. Du passé faisons table rase.

Dès lors les seules activités culturelles en éducation physique, pour un certain nombre d'acteurs (généralement surtout les « garçons » de l'ENSEPS formés par Maurice Baquet), seront les activités sportives et le sport, en voie de développement dans la société du début de la deuxième moitié du XXe siècle. Le sport parce qu'il est pratique dite « moderne » sera le seul à être considéré comme culturel. Il faudra même tenter de le « culturaliser », s'il ne l'était pas vraiment, en affirmant la continuité historique entre les jeux olympiques antiques, les pratiques corporelles grecques et les jeux olympiques et le sport moderne.

Tout historien sérieux sait que le mot sport n'existe que depuis tout au plus trois siècles en Angleterre et s'origine dans l'ancien français « desport » (amusement, distraction). Dans l'Antiquité, grecque ou romaine on parle de *gymnastica*, d'*athletica*, de *pila*, de *globus*, de *pancrace*, de *ceste*... mais jamais de sport... Le sport, au départ, dans l'Aristocratie terrienne puis la grande bourgeoisie, ce sont des paris sur les chevaux puis les hommes, en Grande-Bretagne. Il s'origine aussi dans la plupart des jeux paysans traditionnels, mais, comme une

rupture liée à la réglementation définitive (voire aux dépôts de brevets) et à la standardisation des espaces et des temps.

Le sport moderne est alors décrit par certains comme l'achèvement définitif et parfait de l'histoire des pratiques corporelles. Le champion lui-même est décrit comme l'idéal d'achèvement de l'Homme au plan corporel, finalement, comme l'idéal de la culture corporelle. Jacqueline Marsenach, Robert Mérand, Paul Goirand et quelques autres dans un film intitulé « Les communistes et le sport », en 1975, décrivent le champion comme l'incarnation de la perfection corporelle et donc, finalement comme le modèle idéal de la culture physique.

A l'inverse, le modèle de l'éduqué physique promu par la Ligue, les psychomotriciens... n'est plus un modèle culturel. C'est un modèle dépassé. Le développement complet et harmonieux de l'enfant prôné par Marchand et quelques autres est décrit comme à jeter aux poubelles de l'histoire. Il est pour un certain nombre d'acteurs : a-culturel. Bien sûr, on peut l'utiliser comme B.A. BA du sport (c'est ce qu'écrit Maurice Baquet dans *Education sportive : initiation et entraînement*, en 1942) mais il n'est pas l'achèvement d'une culture. L'achèvement de la culture du corps, c'est le sport et le modèle de cet achèvement de « la perfection humaine » (Mérand, 1969), en termes de pratiques corporelles, c'est le champion.

Ce sera en partie le même procès qui sera fait à Jean Le Boulch par Monique Vial aussi bien dans les *Cahiers Scientifiques d'Education Physique* que dans les *Cahiers du Centre d'Etude Marxiste* autour de 1960 et de la publication de la thèse du premier. Au-delà de critiques méthodologiques, ce que reproche Monique Vial à Jean Le Bouch, c'est d'être hors de la culture contemporaine en ne donnant pas un satisfecit en termes d'éducation des fonctions motrices, au sport. Le Boulch lui au contraire en termes de pratiques corporelles considère que le sport est un appauvrissement de la culture, ce que reprendra d'ailleurs à son compte Pierre Parlebas quelque temps plus tard au travers de l'étude mathématique au plan structural des jeux traditionnels et des jeux sportifs.

Bien évidemment, si l'on s'en tient aux définitions données au début de ce texte, aussi bien de l'Art que de la culture les deux visions sont culturelles et le sport n'est pas davantage culturel que d'autres pratiques corporelles, même s'il est davantage pratiqué dans la société. Si la culture renvoie au cercle, par contre, il semble évident que le cercle tracé par les uns et les autres n'est pas le même car ils ne partagent pas les mêmes valeurs. Ils sont en dissonance profonde. Ils sont en désaccord sur les principes et sur les règles.

Pour la Ligue, Le Boulch et quelques autres (ceux que l'on appellera par la suite courant « développementaliste » — on remarquera que ce mot n'existe pas dans le dictionnaire, c'est un néologisme — ou didactique de l'EP ou encore didactique de l'élève), la culture est davantage assimilée à l'habileté d'un individu (l'un des sens d'art) voire à l'éducation (au sens le plus général du terme).

Pour les FSGTistes, les didacticiens des APS, l'ainsi dit « courant culturaliste » aujourd'hui, la culture est finalement toute contenue dans la dernière production historique dans le domaine des pratiques corporelles : les activités sportives, et dans le cercle de l'activité sociale la plus communément pratiquée à la fin XXe siècle. Plus précisément encore le modèle idéal de la culture corporelle serait celui du sportif du plus haut niveau possible. Un

peu comme le savant pourrait être le modèle de la plus profonde connaissance possible ou le virtuose le meilleur niveau de la culture musicale.

Deux conceptions de la culture corporelle s'affrontent donc depuis longtemps, on le voit. D'un côté, l'on trouve les partisans de la vision, pour faire bref, disons « extensive » de la culture de l'autre les partisans de la vision « intensive » de culture. C'est ce que résume dans l'introduction de son ouvrage, *La défaite de la pensée*, Alain Finkelkraut en affirmant que « le terme culture a, en effet, aujourd'hui deux significations. La première affirme l'éminence de la vie avec la pensée ; la seconde la récuse : des gestes élémentaires aux grandes créations de l'esprit, tout n'est-il pas culturel ? Alors pourquoi privilégier celles-ci au détriment de ceux-là, et la vie avec la pensée plutôt que l'art du tricot, la mastication du bétel ou l'habitude ancestrale de tremper une tartine grassement beurrée dans le café au lait du matin ? » *Grosso modo*, on a d'un côté une culture d'élite de l'autre une culture extensive. Alain Finkelkraut pense qu'il faut privilégier la première puisqu'il qualifie l'autre de « défaite de la pensée ».

Inutile de dire que dans cette perspective et, pour lui, les pratiques corporelles ne font pas partie de la culture vraie sauf peut-être sous la forme de la chorégraphie *Gisèle*, de *la Mort du Cygne* ou de *l'Oiseau de Feu*. Maggy Marin ou Batcheva Danse Compagnie, *Ribatz, ribatz*, de Dominique Bagoué ou *Trio* de Carolin Carlson et *a fortiori* le Hip Hop ne sont pas de la culture. En musique, si Mozart relève bien de « la vie avec la pensée », il n'en est probablement pas de même de MC Solar, de NTM ou de Scorpions. Le football ne doit pas davantage convenir à la définition qu'il privilégie, mais ce nouveau philosophe ne le précise pas.

En fait, l'ouvrage de Finkelkraut nous montre bien que la culture, au sens élitiste du terme est à la fois un système de distinction, pour reprendre le vocabulaire de Pierre Bourdieu mais aussi un système de domination puisqu'il y a culture vraie et culture fausse et que les partisans de la culture vraie tels Alain Finkelkraut ont le pouvoir d'écrire des livres ce qui est rarement le cas des « masticateurs de bétel », même si leurs techniques sont parfois décrites dans les livres d'ethnologues.

On peut se demander si ce n'est pas un peu la même partition, mâtinée du même processus de distinction qui sépare depuis plus d'un siècle le monde de l'éducation physique en deux camps : celui du sportif et celui de l'éduqué physique, celui de la culture sportive et celui de la culture du corps.

Une vision anthropologique et politique

La réflexion sur la culture en EPS et dans le domaine des pratiques corporelles s'est largement développée à partir des années 1970, avec l'essor d'une société dite du loisir ainsi que le développement réel en termes de pratiquants du phénomène sportif et notamment après l'ouverture de la collection de Jean-Pierre Delarge, intitulée : *Corps et Culture*. Cette dernière collection qui fera paraître 10 ouvrages entre 1974 et 1979 tente de cerner à partir du point de départ qu'est l'ouvrage de Michel Bernard *Le Corps*, comment le « corps est le symbole dont use une société pour parler de ses fantasmes ».

L'ensemble des ouvrages parus montre comment le corps est éminemment un phénomène culturel au sens extensif du terme et donc comment l'ensemble des techniques du corps sont imprégnées de la société à laquelle elles appartiennent reprenant ainsi les premières visions de Marcel Mauss.

Les travaux de sociologie du sport et du corps perfectionneront ces premières analyses et les approfondiront en montrant dans la lignée de Pierre Bourdieu que le phénomène sportif est un phénomène de domination d'un groupe social favorisé sur les autres groupes sociaux. L'histoire culturelle et l'histoire de mentalités apportera, elle-même, sa pierre à l'édifice, notamment avec les ouvrages de Georges Vigarello, André Rauch et Alain Corbin, entre autres. Georges Vigarello écrira même une « Histoire culturelle du sport » en 1988.

En Angleterre, Allen Guttmann fera paraître, en 1979, *From ritual to records. Nature of modern sports* (des rituels aux records. Nature des sports modernes), qui montre comment le sport se constitue comme un phénomène hégémonique ou impérialiste lié à l'expansionnisme anglais puis américain qui fait que des pratiques standardisées nées dans ces deux pays, avec la domination de la langue et de l'économie se répandront en quelque sorte comme des vecteurs de colonisation de l'ensemble du monde. Il montre aussi la rupture entre les rituels et les records.

A partir du début des années quatre-vingt-dix le flambeau du débat sur le corps et la culture, en France sera repris par la revue *Corps & Culture*, à Montpellier qui cherchera à analyser toutes les formes de pratiques corporelles en tant que phénomènes culturels et à dégager les systèmes de normes qui les construisent et les organisent, voire, les promeuvent.

En 1997 aura lieu à l'IUFM de Montpellier un Colloque intitulé, de manière quelque peu provocante : « Comment peut-on enseigner une culture corporelle ? » qui connaîtra un grand succès (près de 400 participants) et donnera lieu à des actes publiés dans un numéro spécial de la revue *Tréma*. Se dégage de ce colloque une vision bigarrée, plurielle, polymorphe de la culture corporelle qui montre toute la complexité du problème de sa possible transmission et *a fortiori* de son enseignement.

On notera d'ailleurs, qu'à la suite de cet événement, le concept de « culture corporelle » était présent dans le texte destiné aux classes de 2^{de} de Lycée en 1999 et qui a été ensuite abrogé sous la pression de la direction du SNEP. Dans le texte paru en 2000 et remplaçant ceux de 1999, ce terme a disparu. Ce qui semblait faire problème c'est que celui-ci était trop extensif et qu'on lui a préféré « activité culturelle de référence », c'est-à-dire plus clairement : une pratique sportive institutionnalisée, ce que n'impliquait pas « culture corporelle ».

Bref, on le voit, la culture est devenu une préoccupation majeure dans le monde de l'EPS quelle que soit la vision que l'on en a. Son sens est devenu double. Pour certains, culture corporelle est assimilé à l'ensemble des techniques du corps au sens anthropologique du terme, c'est plutôt le sens des dernières publications citées. Pour d'autres il demeure limité à la pratique des activités sportives. Deux cercles se dessinent l'un incluant en définitive l'autre.

Mais, bien évidemment l'EPS n'est pas la seule discipline scolaire, voire le seul lieu à se poser actuellement la question de la culture puisque le domaine de l'Art, dont il était question au début voire celui de la langue et de la littérature se le posent de manière aiguë.

Géopolitique et culture du corps

Le *Monde diplomatique* a posé avec force, il y a quelques mois, la question de la mondialisation néo-libérale et de la domination américaine du monde. Il montre comment, notamment au travers de la langue américaine (corollaire de la domination économique), s'est constitué un système de domination langagier, voire culturel du monde sur la seule base de la logique anglo-saxonne. Cette domination impérialiste se retrouve dans le domaine de la culture en général (cinéma, production littéraire et artistique), de la science (les *current contains*), de la cuisine (les fast foods) et, on s'en doute dans le domaine des pratiques corporelles. Ce phénomène est assimilé à un système de colonisation relativement douce, voire pour certains à un système de *Barbarie Douce*. L'utilisation du terme « sport » dans le domaine des pratiques corporelles en est le témoin privilégié, mais également les termes « football », « penalty », « corner », « tie break » et bien d'autres.

Le problème de la culture corporelle touche donc ici à un problème politique, idéologique fondamental, voire à un problème d'éthique. La culture dans le domaine des pratiques corporelles doit-elle être la seule culture anglo-saxonne.

Certes, ce phénomène est en cours de redistribution (avec des pratiques telles la capoeira ou les arts corporels asiatiques), mais lorsque l'on analyse la liste des activités physiques proposées dans les programmes d'EPS on constate que la grande majorité sont des sports anglo-saxons. Un choix idéologique a donc bien été réalisé qui privilégie le sport anglo-saxon et donc la domination culturelle, en gros, américaine (le volley-ball et le basket ball arrivent en tête de plusieurs listes de pratiques proposées). L'ensemble du monde et celui de l'éducation physique en France seraient colonisés par l'empire américain.

Une autre vision résiderait dans l'universalisation de la culture au travers de la pratique sportive. Le sport serait l'accord harmonique sur lequel l'ensemble du monde aurait pu s'accorder. En ce sens il ne serait pas impérialiste mais universaliste. Il serait le plus petit dénominateur commun dans le monde des pratiques corporelles. L'on touche là au fond du problème. Est-ce qu'une imposition coloniale peut-être aussi satisfaisante pour le colonisé ? Ce n'est pas ce qui est valorisé dans le domaine de la culture en général puisque, au contraire, la France (voire l'Europe), au plan géopolitique, essaye de faire valoir « l'exception culturelle » en refusant qu'entre dans le monde de l'Accord Général sur le Commerce et les Services et celui de l'Organisation Mondiale du Commerce : « la culture »...

Si le sport ne fait pas partie de cette exception culturelle ce serait donc qu'il ne serait pas culturel ? Ou est-ce qu'il n'est pas perçu comme culturel par le monde de la culture ? Tout ce qui a été dit précédemment démontre le contraire. Toute pratique corporelle est culturelle au sens anthropologique. Toute technique du corps est un « fait social total ». Elle témoigne de l'ensemble de l'état de la société ou du groupe social. Le sport est donc culturel mais cette fois dans le sens extensif du terme...

Qu'enseigner ? Quelle finalité pour l'Education physique ?

Nous avons quelques modèles dans le domaine de l'éducation artistique ou de l'art en général qui est, comme on l'a vu, rattaché à des racines communes à notre discipline. L'étude de l'art aussi bien à l'Université qu'à l'école, que ce soit la musique ou la production picturale ou sculpturale voire cinématographique occupe une part relativement congrue que l'on ne

souhaite bien sûr pas à l'Education physique installée avec ses quatre heures en sixième comme la deuxième ou troisième matière de l'emploi du temps (au plan temporel).

Chaque art pourrait être dissocié pour rendre le problème plus clair (par exemple l'art littéraire est inclus dans l'étude de la langue) mais l'on doit noter que la tendance dans tous les domaines artistiques est de faire pratiquer un certain nombre de techniques mais aussi de donner un certain nombre de connaissances qui ne se limitent pas, évidemment, à la période contemporaine.

Bien sûr, dans la mesure où à l'origine l'EPS a été créée comme une activité d'équilibre, dans le système scolaire, face aux activités d'attention, il semble nécessaire pour ce domaine particulier de privilégier largement les pratiques corporelles des élèves et non les connaissances déclaratives qui pourraient davantage relever de l'Université (comme c'est le cas pour l'histoire de l'Art par exemple).

On notera que c'est le chemin qu'a choisi aussi l'éducation musicale qui se tourne de plus en plus vers l'étude de la flûte à bec ou du chant et de moins en moins vers la musicologie. Cependant la pratique ne se limite pas à la seule musique contemporaine ou à la seule chanson contemporaine. On entend moins souvent dans des salles de classe Dussapin que des rondos ou des chansons contemporaines. Pourtant on pourrait penser que les compositeurs classiques contemporains sont à la musique ce que le champion est aux pratiques corporelles, alors que les chansons font partie de la culture au sens extensif et anthropologique du terme. Il ne viendrait pourtant à l'idée d'aucun enseignant de musique de produire un virtuose... Il le sait bien impossible à l'école. Les programmes d'ailleurs n'y incitent pas mais renvoient au bain culturel le plus large.

Dans le domaine de l'éducation artistique, la production picturale est largement valorisée. Souvent pourtant cette production picturale est l'occasion d'utiliser des techniques éprouvées, mais aussi des modèles artistiques récents ou plus anciens (du tachisme à la Pollock au surréalisme ou au minimalisme à la Malévich ou au cubisme...). Parfois même c'est l'art africain, polynésien ou asiatique qui sert de modèle de construction. Comme en musique, les enseignants n'imaginent pas produire un Rothko, un Picasso ou un Soulage dans leurs cours. Ils cherchent simplement à proposer aux enfants un bain de culture la plus large possible. Les textes officiels insistent d'ailleurs sur cette logique.

En littérature là encore le problème est différent, mais peut servir de modèle, de la « Morphologie du conte » de Propp utilisé aujourd'hui dans la plupart des cours de production d'écrit chez les plus jeunes à la production « à la manière de », les possibilités offertes sont nombreuses. Mais en tout cas, à part dans les plus grandes classes, il ne viendrait à l'idée d'aucun enseignant de limiter la production à la littérature anglaise de la fin du XXe siècle ou mieux à la seule Marie Higgins Clark. On préfère toucher à tout. Une vision « développementaliste » est même sans doute présente au travers de l'apprentissage des éléments grammaticaux ou linguistiques implicites ou explicites. L'enseignement du Français est d'ailleurs assez partagé au collège entre l'enseignement de la textualité et celui de la structure.

Bref, on voit que ce qui est tenté dans les autres activités « artistiques » (ce terme est appliqué à l'EPS comme on l'a compris à cause du *De Arte Gymnastica* et des définitions données plus haut) c'est de faire intégrer et pratiquer de petites touches « du patrimoine culturel de l'humanité », dans le temps dont on dispose. Les programmes officiels laissent

d'ailleurs une immense liberté aux enseignants en se contentant de donner des exemples de contenus possibles mais sans en imposer aucun.

On conçoit donc en fonction de tout ce qui vient d'être exposé que le choix de la culture est bien un choix idéologique voire politique au sens de la vie de la cité.

Si l'on considère que le champion est le modèle à donner à l'enfant et que le sport est la seule activité physique porteuse de culture, on clora le cercle autour de ce principe. Enseigner l'éducation physique sera donc enseigner les pratiques sportives *stricto sensu* avec comme seul modèle la performance du plus haut niveau. On choisit ainsi à la fois l'universalité culturelle sportive et la colonisation.

Si l'on considère que l'ensemble de la culture corporelle humaine, et non-seulement la culture corporelle nord-américaine ou anglaise, sous ses formes compétitives doit être proposée par petites touches qui au bout du compte constitueront un « bain culturel », on entre en quelque sorte dans une logique de métissage du corps et finalement « d'altermondialisation » dans le domaine de l'éducation physique.

Il est clair que pour l'instant contrairement au domaine de la musique, de l'éducation artistique ou de l'éducation littéraire, les programmes d'EPS ne se sont pas orientés vers ce choix, c'est-à-dire celui de l'enseignement lacunaire du « patrimoine culturel corporel » de l'humanité. Le choix est bien celui du « cercle » sportif et non celui du « cercle » anthropologique.

Conclusion

La notion de culture en EPS est de toute évidence très connotée en fonction des différents acteurs du champ. Si certains continuent à penser que la culture en EPS est uniquement sportive, certains pensent, depuis longtemps, que « d'autres mondes sont possibles ».

Dans un monde métis l'uniformisation demeure-t-elle pertinente ? Le colonisé peut-il coloniser le colonisateur ? C'est ce que se demandent de nombreux acteurs sociaux.

L'affrontement « Cancu vs Cancon », est aussi, finalement présent dans notre domaine sous la forme des fondements culturels.

« L'activité culturelle de référence » n'a visiblement pas le même sens pour tous. Dans deux numéros récents de la revue *STAPS* S. Ulrich et Eloi s'affrontent à P. Conquet sur cette perspective. Les premiers pensent que l'essence de l'activité sportive rugby est « réglementaire » alors que le second, construction historique à l'appui montre qu'elle est d'abord anthropologique et liée au combat au corps à corps qui remonte aux origines de l'humanité, en quelque sorte. Dans les deux cas, bien évidemment l'enseignement qui en découle ne saurait être identique. Dans les deux cas, il s'agit de choix idéologiques fondamentaux en termes de valeurs. Le deuxième pose les principes avant les règles, les autres les règles avant les principes.

Dans ce débat, chaque acteur peut trancher, lui-même en fonction de son système de valeur.

Pour ce qui concerne les textes officiels, cela est plus complexe puisqu'ils doivent satisfaire, quoi qu'il arrive, aux valeurs fondatrices de la République : « liberté, égalité, fraternité », mais aussi et surtout aux principes énoncés dans l'article I de la constitution : « La France est une République, indivisible, laïque, démocratique et sociale ». Est-ce que ces principes nous permettent de valider des finalités pour l'enseignement de l'EPS, des valeurs dont pourront découler des règles et des choix de techniques corporelles. Permettent-ils de trancher entre une culture sportive et une culture au sens le plus extensif du terme ?

« Le sport de grand-père est-il mort ? »

Bibliographie

Bui-Xuân G. & Gleyse J. *L'Emergence de l'Education physique. Georges Demenij et Georges Hébert*. Paris, Hatier, 2001.

Corps & Culture, n° 1 à 5.

Coll. Comment peut-on enseigner une culture corporelle ?, Tréma, 1, spécial Hors Série, avec CD Rom, Montpellier, IUFM, 1997.

Gleyse J. *L'Instrumentalisation du corps*, Paris, L'harmattan, 1997

Gleyse J. *La Fabrica dei corpi*, Turin, Levrotto e Bella, 2002.

Retour
sommaire